

Anton Bruckner, «ce pauvre sot» ... (J. Brahms)

Alfred Brauner¹
Françoise Brauner²

Anton Bruckner (1824-1896), un grand compositeur et organiste autrichien mourut il y a cent ans. Fort connu dans les pays germaniques, il n'a été reconnu en France que récemment. Il a produit notamment des œuvres symphoniques et de la musique religieuse de grande valeur. Mais, tout au long de sa vie il a eu de sérieuses difficultés dont on peut penser qu'elles ont un lien avec sa personnalité fort perturbée. Sans entrer dans une recherche musicologique, nous avons essayé d'analyser ses troubles psychiques et d'illustrer leur impact sur sa musique par une expérience vécue.

Un grand compositeur et organiste

Il y a cent ans mourut Anton Bruckner (1824-1896). En Allemagne, on le classe parmi les très grands compositeurs, alors que, en dehors des milieux mélomanes, on ne l'a découvert en France que récemment. Le mot déplaisant figurant dans le titre est attribué à Brahms qui vouait une inimitié acharnée à Bruckner, et dont c'était bien la façon de parler.

Pour les humbles amateurs de grande musique que nous sommes, Anton Bruckner est d'abord le continuateur de Schubert. Toutefois, il ne s'agit pas ici de musicologie, mais du fait que l'homme Bruckner était, dans une certaine mesure, un «cas psychiatrique». La question que nous posons est de savoir si ce handicap est sensible dans les oeuvres d'Anton Bruckner.

Antécédents

Ils étaient onze enfants dans cette famille de petit instituteur de campagne, profession qui représentait déjà une promotion certaine pour des descendants de petits paysans de la Haute Autriche, au sud de Linz. Anton était l'aîné. Or le père mourut à l'âge de quarante cinq ans, de tuberculose. La famille dut alors quitter le logement de

fonction. Anton, âgé de treize ans, excessivement attaché à son père, fut très affecté par cette perte. Il fut placé en internat, comme petit chanteur, à la proche Fondation Sankt Florian, appartenant aux Jésuites.

Il est à noter que, sur la nombreuse fratrie, seulement trois sœurs atteignirent l'âge adulte, ainsi que le plus jeune frère, Ignaz, un grand débile mental qui mourut octogénaire. En considérant les conditions de vie de l'époque, on n'en tirerait pas de conclusion s'il n'y avait pas eu, dans la famille des Bruckner, un oncle qui se suicida et plusieurs cas de grands déprimés.

Le jugement de Johannes Brahms conclut : «Ce pauvre sot de Bruckner, et c'est bien la faute des soutanes !».

Il ne faut pas être injuste : un séjour en internat n'est jamais un paradis pour un enfant, et en particulier, la sévérité pédagogique des Jésuites est bien connue. Cependant, il y eut, à Sankt Florian, des enseignants de grande qualité et notamment grâce à l'un d'eux, Anton, très musicien, - il jouait du violon et de l'épinette (petite clavicin) dès l'âge de quatre ou cinq ans - a atteint une réelle virtuosité à l'orgue, et des bases musicales solides. C'est d'ailleurs en sa qualité

¹ docteur ès lettres

² docteur en médecine, Paris

d'organiste qu'il fut rapidement connu au-delà des frontières de son pays.

Au terme de sa scolarité de trois années, à Sankt Florian, Anton décida de devenir instituteur «comme Père». Il fit les stages nécessaires et à l'âge de vingt et un ans, revint à Sankt Florian comme professeur de musique. Toutefois, sa vie y était solitaire et triste.

Bruckner avait un physique lourd, disgracieux, et son habillement paysan était peu soigné. Voilà qui explique en partie les difficultés qui l'attendaient à la capitale. Seul Richard Wagner lui a marqué sa sympathie. L'attitude de Johannes Brahms était équivoque : il paraît qu'il a attentivement étudié les œuvres de «ce pauvre sot». On comprend aussi que les avances timides de Bruckner n'aient guère trouvé d'écho auprès des femmes, de sorte que, comme ses sœurs, il est resté célibataire.

Cependant son «inadaptation» n'était pas seulement sociale. C'est dès 1865, alors que Bruckner n'avait que trente et un ans que l'on signale quelques signes d'une possible maladie mentale : il souffrait, à l'époque, de céphalées insupportables, sans cause précise. Toutefois, on mentionne son «irrésistible besoin de comptage» : compter les fenêtres des maisons, les feuilles d'un arbre, les boutons sur un vêtement d'autrui ou les perles d'un bijou. Il comptait les étoiles dans le ciel et les bûches d'un stère de bois, en accompagnant ce rite de litanies ou de l'égrenage du chapelet. Cette obsession ne l'a jamais quitté, même aux moments où son équilibre nerveux semblait bon, après ses succès à Vienne où il obtint notamment le doctorat honoris causa à l'Université et d'autres distinctions. Un peintre qui avait entrepris de faire le portrait du compositeur a raconté que, pendant la séance de pose, Bruckner ne cessait de faire des gestes de comptage.

De tels symptômes ne se présentent jamais isolés. Effectivement, on a observé chez Bruckner, une certaine instabilité mentale, l'appari-

tion de projets irréalistes comme l'idée de s'expatrier au Mexique où l'on avait assassiné justement Maximilien de Habsbourg. On a rapporté un incident à Sankt Florian : une troupe de musiciens ambulants s'était présentée à la Fondation. Brusquement, au milieu du concert, Bruckner se leva et se précipita dehors. On le retrouva au bas d'un précipice à peine accessible, dans une situation précaire. On a expliqué l'incident par un «accès de folie». On a rappelé des propos de Bruckner qui avait «envie de mourir». Ou n'était-ce pas plutôt son désarroi devant cette musique spontanée et sauvage de la troupe de bohémiens, musique si éloignée de son œuvre élaborée, qui l'a désespéré ? Le lendemain, comme si rien ne s'était passé, il se remit au travail produisant inlassablement œuvre par œuvre, avec une certaine obsession. Pour le créateur Anton Bruckner, nous avons envie de citer cette phrase autobiographique de Friedrich Nietzsche : «La mélancolie qui m'habite a besoin de reposer dans les cachettes et dans les abîmes de la perfection. C'est pour y parvenir que j'ai besoin de musique».

Très fréquemment, il fit le voyage à Vienne, encore long et pénible à l'époque, «pour se perfectionner». Il passait des concours et des examens, collectionnant d'innombrables attestations et certificats comme pour se convaincre de sa capacité de créer. Ses examinateurs, eux, n'en doutaient pas un instant. Même pour son jeu d'orgue, il ne semblait jamais tout à fait satisfait.

Mentionnons encore des bizarreries qu'ont signalées ses proches : il faisait preuve d'une curiosité particulière pour les crimes relatés dans son journal, s'intéressant plus particulièrement aux derniers instants des condamnés à mort. Mais bien des gens «normaux» partagent de telles envies.

Résumons les facteurs principaux qui peuvent expliquer les comportements de Bruckner : l'attachement excessif du garçon à son père dont il était brutalement privé ; l'éducation en milieu clos ; l'existence de membres de sa famille pré-

sentant des états dépressifs (suicide) ; l'arriération mentale du frère cadet, même si de telles naissances étaient fréquentes dans les milieux pauvres. Le psychiatre peut conclure à une névrose obsessionnelle.

On appelle «névrose» un ensemble de troubles d'ordre psychique où, malgré tout, le contact par la pensée avec la réalité est sauvegardé. Donc, l'individu a plus ou moins conscience de la morbidité des symptômes. Ce qui domine est l'angoisse. L'intensité des troubles varie selon les cas.

Les névroses sont des atteintes nettement moins graves que les «psychoses» où le comportement est plus perturbé, ce qui peut aboutir à une coupure de la réalité sociale. Cependant, il existe plusieurs formes de névrose :

- la simple névrose d'angoisse, peu structurée ;
- la «névrose phobique» qui matérialise les idées d'angoisse de façon quasi hystérique, ce qui fait que l'individu recule devant des objets même anodins ;
- la «névrose obsessionnelle» : le sujet combat la sensation d'angoisse en faisant appel à des pensées magiques, ou à des actes déraisonnables constitués en système. Ces actes ont un caractère «forcé», «irrésistible», que l'on appelle «compulsionnel». L'individu se sent entraîné dans un combat, dans une lutte incoercible, tout en restant conscient de la nature dérisoire de sa façon d'agir. Voilà ce qui explique les rites de comptage, les «vérifications», survenant par moments et qui envahissent tout. On parle d'idées «obsédantes». Nous n'entrons pas dans les interprétations proposées par la psychiatrie classique et la psychanalyse.

Le reflet de la névrose dans l'œuvre musicale

Dans le cas d'Anton Bruckner, l'essentiel est que, en sa qualité d'artiste, il a réussi à transposer sa lutte contre l'angoisse, en actes de valeur

créative, artistique. Il nous semble que son angoisse est parfois sensible dans son œuvre.

Bruckner a laissé une œuvre considérable : de la musique d'église et, surtout, neuf symphonies (la dernière étant restée inachevée) qui ne sont pas toujours faciles à individualiser. Toutes ces œuvres sont très longues. Le public de son époque a parfois réagi avec impatience, comme lors de la première exécution de la neuvième symphonie, où il a progressivement déserté la salle.

Il est très difficile de considérer objectivement une sensation aussi subjective que l'est l'obsession. Il est tout aussi difficile de la rechercher dans une œuvre musicale. Nous proposons de relater ici un épisode vécu avec des enfants dits «inadaptés», classés «psychotiques» et «autistes», dans un établissement de traitement éducatif que nous avons dirigé pendant trente ans, près de Paris. Les soins y sont médicaux, et surtout pédagogiques. La musique y joue un rôle de premier plan. Or, s'il est certain que les enfants musicalement doués, dans cette population, ne sont guère plus nombreux que dans celle d'ailleurs, il est indéniable que beaucoup de ces grands retardés ont une sensibilité à fleur de peau, pour les sons et aussi pour les modes d'expression plastique.

Nous étions donc constamment à la recherche de moyens pour mieux «aborder» ces enfants au contact très difficile à établir et dans ce contexte, nous avons collecté toutes les mélodies et rythmes qui pouvaient servir. A noter que notre récolte était plus riche chez les grands musiciens. C'est ainsi qu'un jour, l'un de nous a «découvert» le Scherzo de la Septième Symphonie d'Anton Bruckner. Il est particulièrement animé, et de structure facile, donc à la portée des enfants. Le thème musical : quelques notes confiées à la trompette suivie par les cordes suggèrent très nettement un cri de coq. Notre première tâche, et pas la plus facile, consistait à faire comprendre à ces enfants parisiens ce qu'est un coq.

Avec l'aide de notre pianiste, nous avons transformé le Scherzo en Ribambelle. Bruckner, nous en sommes certains, nous aurait pardonné ce sacrilège. Le coq fut joué par Béatrice, une fillette de dix ans fortement psychotisée mais capable d'une communication simple dans une situation rassurante. Elle était petite, obèse et ses cheveux noirs et rebelles se dressaient dans tous les sens. Elle avait très vite compris la structure de notre ronde et claironnait son «cocorico» au bon moment, tandis que les autres enfants jouant les poules gloussaient joyeusement au son des cordes, en tournant avec bonheur dans la grande salle de musique. Or, à la cinquième ou sixième répétition du «cri», Béatrice s'exclama tout en continuant : «Encore ? ? ? !» Puis, lorsque les notes du cri revinrent, elle stoppa net : «Assez cocorico, assez !» Avec ce groupe, nous n'avons plus jamais pu «jouer au coq».

Cette enfant autiste a nettement ressenti le

poids de cette répétition obstinée du Scherzo, obstination qui se retrouve dans tant de passages de Bruckner. L'auditeur mélomane se berce sans doute des répétitions et redites que les psychiatres appellent de la «préservation». Notre Béatrice n'a pas supporté cette obstination trop apparentée à la sienne, dans un certain sens.

Texte en version originale

Reçu le 29/01/96

Accepté le 28/04/96

Bibliographie

- A. Goellerich & A. Auer. Anton Bruckner, ein Lebens- und Schaffensbild ; ed. Gustav Bosse, Regensburg, 1937 ; 1974.
- O.O. Langevin. Anton Bruckner, Apogée de la symphonie ; ed. L'âge de l'homme, Lausanne 1977.
- Société Française. Anton Bruckner, 88 rue Claude Bernard Paris (discographie).